

## La Baie des Chaleurs

Volume 6, numéro 3, août 1970

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036457ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036457ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1970). La Baie des Chaleurs. *Études françaises*, 6(3), 341–352.  
<https://doi.org/10.7202/036457ar>

## LA BAIE DES CHALEURS

Nous sommes, nous, un peuple ancien. Tout est vieux en Canada, les villes, les campagnes, les mœurs, le langage ; tout y est pénétré de l'antique et a la senteur lointaine d'un monde dès longtemps disparu. Nous parlons et nous vivons comme nos ancêtres ; en maints endroits, des souvenirs déjà séculaires attestent une vie, une histoire, des traditions dont nous n'avons fait qu'hériter, et qui sont maintenues par des coutumes pour ainsi dire invariables. Quand on parcourt les campagnes canadiennes, le plus souvent on respire comme la poussière d'une civilisation éteinte ; des ruines, déjà vieilles de cent ans, jonchent le sol dans bien des villages ; il y a des églises et des demeures que le moindre souffle du vent ébranle, et qui remontent au temps de la régence d'Orléans ; des cités entières même, comme Québec, s'enveloppent dans des manteaux de débris et semblent souffrir toutes les atteintes d'une vieillesse trop longtemps prolongée.

Le Bas-Canada est le vieux monde dans l'ancien, le vieux monde resté passif au milieu des secousses modernes, lézardé, mais immuable, sillonné de moisissures et jetant au loin l'odeur des nécropoles. Depuis plus de deux siècles, bien des champs ont la même apparence, bien des foyers ont entendu les mêmes récits des vieux, morts presque centenaires ; les générations se sont succédé comme un flot suit l'autre et vient mourir sur le même rivage, et c'est à peine si, depuis une quinzaine d'années, des mains hardies se sont mises à secouer le linceul sous lequel les Canadiens avaient enseveli les légendes de leur passé et les beautés de leur histoire.

Il y a chez nous des classes sociales, des aristocrates, débris de l'orgueil et de l'ignorance féodales ; il y a des

vieilles familles qui se détachent de la masse et qui conservent intactes des mœurs et des manières surannées ; il y a les parvenus, il y a les enrichis, les petits bourgeois et les ouvriers, tous gens se tenant à part les uns des autres ; il y a des pauvres bien-nés et de gros marchands qui reçoivent dans des palais, et qu'on pourrait atteler avec des bœufs de labour ; il y a à part cela la classe d'élite, fière de sa valeur, dont l'exclusivisme n'a rien d'arrogant, qui se mêle volontiers avec toutes les autres et dont les prédilections s'abaissent maintes fois aux rangs les plus obscurs, c'est la classe des hommes de l'esprit et de l'étude. Mais ici, dès que l'on met le pied dans la Baie de Chaleurs, et dans tout le reste des provinces maritimes, les distinctions sociales disparaissent ; il n'y a plus que des égaux.

Les communautés sont petites, jeunes et formées invariablement des mêmes éléments. On n'y connaît pas plus la mendicité que les grandes fortunes, et si les hommes en général n'y travaillent pas avec l'ardeur et l'âpreté que nous y mettons, du moins ils font tous quelque chose. Prenez l'un après l'autre tous les groupes isolés d'habitations, auxquels on a donné le nom de villes, le long de la baie et sur le littoral du Nouveau-Brunswick, — et vous retrouverez, non seulement la même physionomie extérieure, mais encore les mêmes mœurs et les mêmes occupations.

Ce pays n'a pas de passé, pas de coutumes établies ; il n'y a là, pour ainsi dire, pas de lien, pas de solidarité ; chacun y vit de sa vie propre, affermit, développe, élève et embellit son existence comme il l'entend. Les chaudes amitiés qui datent de l'enfance et qui remontent aux vieilles liaisons de famille, sont inconnues. C'est que les hommes, en petit nombre encore, sont tous dispersés sur une étendue considérable ; pas de paroisses, pas de villages nulle part ; seulement, çà et là, des centres de commerce appelés villes, et qui ne ressemblent en rien à ce que nous sommes habitués à appeler de ce nom.

En parcourant les rivages de la baie de Chaleurs, vous verrez paraître inopinément un clocher au milieu d'espaces vides, comme ces calvaires qui, dans notre pays, se dressent

tout à coup sur les routes solitaires ; c'est la chapelle protestante ou catholique ; mais, autour d'elle, rien de ce rassemblement qui rappelle aussitôt l'idée du troupeau réuni sous la main du pasteur. Les habitations sont disséminées sur la grande route, parfois assez rapide, assez bien suivies, le plus souvent clairsemées ; aucun endroit ne tire son nom d'un village ou du saint auquel il est consacré, mais d'une configuration de terrain, d'une petite rivière, d'un souvenir fortuit, d'un accident et même d'un hasard. On dirait que l'homme est arrivé sur cette terre comme une paille emportée par le vent, qu'il s'est arrêté tout à coup et que, là, il a planté sa tente sans s'occuper de ce qui l'entourait, ni de son passé désormais perdu dans l'oubli.

Dans une pareille contrée, les mœurs sont nécessairement quelque peu dures. Chacun, renfermé dans une individualité semi-barbare, a peu de notions de la réciprocité, des égards mutuels. On sent que les hommes y ont l'habitude de vivre séparés ; aussi sont-ils défiants les uns des autres. La loi, quand il y a lieu, reçoit son application la plus rigoureuse ; pas de tempéraments, pas d'adoucissements.

Dans une civilisation qui a pris son développement complet, tous les membres de la société sentent qu'ils se doivent mutuellement protection ; on observe moins la lettre que l'esprit de la loi, on l'élude même par mille fictions qui, en somme, ne font que démontrer combien chacun se repose plus sur les mœurs générales que sur les ordonnances, combien on s'en rapporte plus à l'intérêt de tous dans l'ordre de choses établi qu'à la contrainte imposée par des textes inflexibles. Mais ici, l'on dirait que la loi, loin d'être faite pour les hommes, est faite contre eux, et qu'il n'existe pas d'autre sauvegarde mutuelle que dans une application draconienne de ses obligations.

\*

\*   \*   \*

Dalhousie est une petite ville de quinze cents âmes environ, qui a des rues larges et dont les habitations sont espacées, comme dans toutes les cités naissantes des États-

Unis. Elle est située au point où la rivière Ristigouche se décharge dans la baie de Chaleurs, au sein d'un magnifique panorama qui s'étend à perte de vue. Sa position convient admirablement à l'exploitation agricole et forestière d'une vaste région ; mais jusqu'à présent, c'est le commerce de bois qui a été l'objet presque exclusif de tous ceux qui se sont livrés à des affaires sérieuses. Le pin et le cèdre, dans toute la région qui forme la vallée de la Baie de Chaleurs, sont en quantité incalculable, et constituent à peu près les seuls articles d'exportation. Vous voyez les clôtures, qui séparent les champs, construites en troncs de cèdre de six à huit pouces de diamètre sur vingt à vingt-cinq pieds de longueur (dans ce pays le bois ne coûte rien, il n'y a que la peine de l'aller chercher).

Un fait singulier, c'est que personne ne fait sa provision de bois pour l'hiver ; au fur et à mesure qu'on en a besoin, on va le prendre dans la forêt qui avoisine les établissements, et l'on en chauffe des demeures qui n'ont jamais de doubles fenêtres et dont les cloisons ne sont jamais embouffetées. Toutes les maisons sont en bois, faites de madriers disjoints, sur lesquels on applique immédiatement le crépi et qu'on recouvre ensuite d'une couche de bardeaux ; on dirait que l'homme apporte dans ce pays une négligence calculée pour son bien-être, et qu'il ne fait que juste ce qu'il faut pour conserver la quantité de chaleur nécessaire à la vie.

Du reste, c'est là une observation qui s'applique à tous les actes, à toutes les façons d'agir des gens de la Baie de Chaleurs. En général ils travaillent peu ; la vie est pour eux trop facile, ils n'ont qu'à lever la main pour avoir le plus beau poisson et le plus fin gibier ; les pièces exquises que nous recherchons tant et qui ornent nos tables de festins, ils les dédaignent ; la morue fraîche, le homard, les canards, les perdrix sont pour eux des plats vulgaires auxquels ils ne songent même pas. Pour le chauffage, il n'est personne d'assez pauvre qui ne puisse se procurer du bois à discrétion ; les terres sont d'un prix nominal et donnent, pour un peu de culture, des produits magnifiques ; nulle

part, sur tout le continent américain, on ne saurait voir d'aussi belles races de bestiaux, des porcs aussi gras, des patates plus grosses et plus nourries que dans cette contrée fortunée dont bien peu de Canadiens connaissent la richesse agricole. Il n'y a de pauvres, dans ce pays, si toutefois on peut les appeler de ce nom, que ceux qui se font journaliers ou pêcheurs au service de quelque grand établissement. Tous ceux qui se livrent à la culture sont dans l'aisance ; les terres sont moins grandes qu'en Canada, mais produisent infiniment plus ; les quelques personnes qui, cependant, ont voulu faire de grandes exploitations agricoles, sont arrivées à des résultats qui nous jetteraient dans l'admiration. Qu'on aille voir les fermes des Fergusson et des Fraser, où paissent des centaines de bêtes à cornes et trente à quarante chevaux, et l'on s'étonnera qu'un pareil pays soit si peu connu et si peu habité.

Les Acadiens et les Écossais, qui constituent le plus grand nombre de ceux qui habitent les rives de la baie, sont tous dans l'aisance ; qu'on entre chez le plus mince cultivateur d'entre eux et l'on y aura du beurre frais comme il serait impossible de s'en procurer à aucun prix sur les marchés canadiens. Jusqu'à l'époque où les travaux de l'Intercolonial ont commencé, tout ce monde-là, à peu près, ignorait la couleur de l'argent ; les journaliers travaillaient aux grandes scieries des Fergusson et des Moffat, et étaient payés en bons de provisions qu'ils prenaient dans les stores de leurs maîtres, absolument comme cela a été longtemps et est encore jusqu'à un certain point pratiqué par la maison Price dans le Saguenay. Quant aux cultivateurs, ils vivaient du produit de leurs terres sans songer à l'exportation.

Ce que le chemin de fer a apporté de changements dans les habitudes, dans les relations et jusque dans les exigences de cette population, en moins de quatre années, aurait lieu de surprendre si l'on ne savait, par d'autres exemples, les effets violents et contagieux d'une importation brusque d'argent dans les petites communautés habituées à l'usage primitif de l'échange.

\*

\* \*

FAC SIMILE D'UN "PITON"

CHICOUTIMI, 1er MAI, 1878.

D

10 CENTS

Ordre au Magasin pour les Travailleurs

AU COMMIS DU MAGASIN,

Delivree au porteur des effets, &c., du Magasin, au montant de

DIX CENTS,

POUR GAGES DANS NOTRE EMPLOI.

(NON POUR CIRCULATION)

10 CENTS

Price Brothers & Co

Supt.

J. Gault

NON POUR CIRCULATION

NON POUR CIRCULATION

Tiré de « Le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean » d'Arthur Buies.

De Dalhousie à Bathurst, ce n'est ni très gai ni très beau. Il y a là dix-huit lieues monotones, coupées de nombreuses savanes et de cours d'eau plus nombreux encore ; pas de villages, mais une suite de maisons plus ou moins espacées ; quatre à cinq chapelles protestantes et deux ou trois églises catholiques, dont la plus grande est celle de Madisco, l'endroit le plus peuplé, le plus riche de tout le littoral. Ces églises sont toutes sur le même modèle et les maisons d'école, qui sont bâties de distance en distance, leur ressemblent à s'y tromper.

On dirait que tout a été calculé d'avance dans ce pays pour reproduire de toutes choses une même image. C'est une stéréotypie énervante ; pas de paysage, pas d'accidents de terrain, pas de variété, si ce n'est que la baie a parfois quinze milles, d'autrefois vingt milles, d'autrefois trente milles de largeur. À l'un des endroits où elle a vingt milles, j'ai appris qu'un pont de glace s'était formé, il y a quelques années, et que tous les maquignons du lieu avaient concouru pour le prix donné à celui qui traverserait le pont dans le moins de temps. C'était un fait merveilleux que ce pont de glace sur une largeur de vingt milles, et les vieux habitants en parlent encore avec un attendrissement qui vous gagne.

Ces vieux habitants sont en général des Écossais et des Acadiens, pour la plupart cultivateurs, et vivant assez à l'aise sur des terres ayant toutes la même fertilité. Ce qui frappe le plus le voyageur qui fait le parcours entre Dalhousie et Bathurst, c'est la beauté des chemins ; le sol est partout sablonneux, argileux, et les pluies torrentielles qui, depuis trois mois, n'ont cessé de tomber sur lui presque tous les jours, l'ont à peine détrempé ; il n'y a que les savanes, ayant rarement plus de dix à douze arpents de longueur, où les chemins soient difficiles, et encore a-t-il fallu, pour les rendre tels, le lourd charroiyage de la pierre pour la maçonnerie de l'Intercolonial.

\*

\* \*



Mais, si les chemins sont beaux, il n'en est pas ainsi des femmes. Tudieu ! quelles girafes ! Comment se fait-il que le Nouveau-Brunswick ne soit pas un désert quand il s'y trouve des créatures pareilles ? Ce ne sont pas des monstres, mais ce ne sont pas des femmes ; des grands homards sur des pattes de cinq pieds de long. On conçoit le laid, puisqu'on a l'idée du beau ; mais on ne le conçoit que comme exception, caprice, désordre de la nature ; personne ne s'imaginerait que les femmes de tout un pays s'entendent pour en faire la règle, et qu'elles aient, pour horripiler le voyageur, cette unanimité opiniâtre qui jamais les distingue dans le reste de leurs actes.

Ô Brunswickoises ! vous m'avez fait bien du mal... Je vous aimais pourtant d'avance et je vous confondais, dans mon ardente imagination, avec les truites et les morues fraîches qui courent dans vos eaux ; j'étais arrivé sur les rivages de la baie de Chaleurs, séduit par ce nom historique et vénérable, comme le cerf altéré s'élance lorsqu'il entend au loin la source jaillissante ; je vous aurais trouvé belles, quoique médiocres, car le voyageur emporté ne connaît pas les nuances ; il mange aveuglément de tous les plats et se contente de tous les lits, surtout lorsqu'il vient, comme je l'ai fait à Dalhousie, chez des amis qui l'attendent et qui n'ont pas de meubles dans leurs maisons ; vous m'auriez consolé des huîtres qui me fuyaient, et vous m'avez fait fuir comme elles !...

Parcourir trente lieues de littoral sous les bouffées toniques de l'air salin, avoir autour de soi, pour tous ses mouvements, pour tous ses actes, une liberté grande comme la mer ; contempler à chaque instant des vaches laitières superbes qui donnent envie d'être veau ; avoir sous les yeux, dans un heureux accord, les trois races les plus fécondes et les plus vigoureuses, irlandaises, canadiennes, écossaises, et ne pouvoir trouver une seule femme qui vous révèle le secret de cette harmonie partout ailleurs ignorée, c'est à donner le délire, à faire courir des tisons dans la racine des cheveux.

Pourtant, un jour, au milieu même de cette laideur épidémique, dans cette poignante uniformité de binettes retorses, j'ai failli faire un rêve, j'ai failli trouver une vraie fille de cette Ève adorée, quoique pécheresse, qui a laissé à toutes ses descendantes un morceau de la pomme fatale.

\*

\*      \*

C'était par une nuit terne et crue ; l'atmosphère était pleine de gelées indécises, on se demandait s'il allait neiger ou pleuvoir ; toutes les étoiles avaient un feutre, et des brouillards gris couraient dans le ciel qui semblait peuplé de saules pleureurs. La baie était nue et les rivages, recevant les gémissements de ses flots, semblaient se plaindre avec elle ; de temps à autre, la lune s'amusait à jeter des lueurs sur les raies boueuses et les longues flaques d'eau du chemin ; pas un passant, pas même un hibou éclairant la savane de ses deux yeux ronds comme des calus de lave ; seul, le quac, ce gibier morose, éternel vieux garçon qui hante les grèves à la tombée du jour, lâchait par intervalles le cri sec et dur qui lui a valu son nom ; les cieux, la mer, les champs, tout était désert, tout s'était réfugié, pour garder la chaleur et la vie, dans les entrailles de la nature ; et, dans cette immensité froide, sous ce firmament transi d'où tombaient déjà les longs fils glacés qui couvrent la terre d'un réseau de frimas, seul, le chroniqueur du *National* s'avavançait de ce pas de géant qui le distingue vers l'hôtel du père Chalmers, situé à vingt-et-un milles de Bathurst.

Il était onze heures du soir lorsque le poing héroïque et gelé du chroniqueur frappa à la porte de l'hôtel et que son talon, plein de terre glaise, retentit sur le perron du vestibule. Sarah était encore debout. Sarah, c'est la fille et la nièce des géants, c'est la reine de la baie, une femme de cinq pieds huit pouces, souple, veinée, aux muscles frémissants, comme la cavale d'Arabie qui fait cinq lieues

Le père de Sarah est un homme de soixante-seize ans, qui a six pieds trois pouces, Écossais d'Écosse, venu pour à l'heure.

fonder un foyer dans la Baie de Chaleurs, il y a quarante-deux ans. D'abord, il construisit une petite auberge, sorte de station pour les quelques voyageurs qui, dans ces temps primitifs, faisaient en voiture tout le littoral du Nouveau-Brunswick. Puis, les voyageurs augmentèrent, et, avec eux, l'auberge du bonhomme qui s'accrut d'une *rallonge*, puis d'une autre, jusqu'à ce qu'enfin la maison eut quatre-vingt pieds de longueur. Aujourd'hui, elle est flanquée de grands bâtiments et de beaux troupeaux paissant dans la ferme qui l'entoure.

Cette maison est unique sur tout le littoral de la baie ; elle est la seule où l'on puisse se faire servir, bien manger, être bien couché et chauffé ! c'est là un *item*, comme nous disons dans notre pays barbare.

Ordinairement, les portes sont constamment ouvertes à tout venant et il n'y a pas de feu dans des maisons qui n'ont pas de doubles croisées, mais un seul grand poêle dans la pièce la plus reculée où se tient la famille, et un autre dans le vestibule où les voyageurs, quels que soient leurs goûts, leurs répugnances, leur rang, doivent tous se réunir s'ils veulent se dégeler.

Or, l'hôtel du père Chalmers a des poêles dans chaque grande pièce ; c'est merveilleux. L'aspect et l'atmosphère qu'on respire dans cette *albergo* vénérable rappellent ces bonnes vieilles maisons canadiennes du temps jadis, bien avant qu'il y eût des chemins de fer, où les gens comme il faut de toute la rive du St. Laurent se rencontraient dans des jours de prédilection, et s'amusaient comme on s'amuse alors sans craindre les intrus de catégories quelconques. Jamais ces maisons n'étaient envahies, jamais souillées par de grossiers passants ; aussi elles conservaient cette dignité patriarcale qui répandait au loin leur réputation et l'odeur d'un confortable distingué. En entrant chez le père Chalmers, ce souvenir frappe immédiatement l'esprit, et vous êtes transporté dans le bon vieux Canada d'autrefois.

Le père Chalmers a six frères tous plus longs que lui ; bout à bout, ces sept hommes font une pièce de cinquante-quatre pieds, un vrai cèdre du Liban. Il a en outre quatre

filles robustes, vigoureuses comme la mère Ève, debout à cinq heures du matin, prêtes à toute heure pour les voyageurs nombreux qui, depuis deux ans, passent et repassent sans cesse. Mais jamais elles se montrent (c'est la règle inflexible de la maison) excepté Sarah, l'aînée, qui a droit d'être partout et de voir tout le monde ; c'est elle qui serre la main des vieux amis et qui fait les honneurs aux nouveaux venus.

Quand Sarah s'habille, c'est une reine. Jamais plus beau buste ni démarche plus royale n'enchantèrent les rêves d'un poète. Quand elle met ses habits de travail et qu'elle porte dans ses bras vigoureux les brassées de bois ou les larges plats de mouton, elle a encore la majesté d'une Pénélope qui rehausse et anoblit le travail le plus vulgaire.

\*

\*      \*

Dans cette demeure puritaine, mais sans morgue, sans ostentation, il y a une discipline serrée, impitoyable, qu'exige le va-et-vient continu de toute espèce de passants, dont quelques-uns, comme le chroniqueur, peuvent être dangereux. La mère Chalmers a l'œil là-dessus. Jamais, chez elle, de plaisirs bruyants ni de fêtes, quoique chacun ait la plus grande liberté d'action. Seulement, comme pour montrer les contrastes étranges qui marquent toutes les actions humaines, lorsque les villageois et villageoises d'alentour jugent à propos d'avoir des danses folles pendant toute une nuit, les quatre filles Chalmers fuient comme des hirondelles le vieux toit du bonhomme et se livrent à une chorégraphie infatigable qui met sur les dents les plus intrépides valseurs et gigueurs.

Après la danse, fût-il cinq heures du matin, toutes quatre sont à l'ouvrage, attisant les feux, balayant, charroyant, portant les fardeaux, préparant les repas. C'est un spectacle unique et superbe que de voir, à la dérochée, dans leurs robustes opérations, les trois cadettes qui ne se montrent jamais. Le bonhomme Chalmers, pendant ce temps, fume sa pipe à côté du grand poêle, ou bien il attèle ou détèle des chevaux. Je vous l'ai déjà dit ; dans la Baie de

Chaleurs, ce sont les femmes qui travaillent, les hommes n'en ont pas besoin ; Sarah fait à elle seule plus d'ouvrage et plus de mouvement qu'une compagnie de volontaires un jour de revue.

Maintenant, pourquoi ai-je parlé si au long de l'hôtel du père Chalmers qui semble ne pas mériter un si grand intérêt ? C'est d'abord parce que je lui garderai une reconnaissance éternelle pour m'avoir chauffé et fait voir les seules femmes montrables de toute la Baie de Chaleurs, et, ensuite, parce que c'est une maison unique qui, à elle seule, est un tableau des mœurs de toute cette contrée.

L'endroit où habite le père Chalmers n'a pas de nom ; on dit simplement « Aller chez Chalmers », comme on dirait « aller à Lachine ». Ce patriarche résume tout dans trois lieues à la ronde. Lorsque l'Intercolonial passera sur sa ferme dans deux ans, il faudra que les lecteurs du *National* arrêtent chez lui et, en voyant Sarah, lui parlent de ce séduisant voyageur qui, dans l'automne de 1872, l'aida à monter le poêle du petit salon privé. Si elle jette un cri, si ses joues s'empourpent, si ses yeux s'illuminent, vous aurez compris de suite et vous saurez pourquoi la blonde Brunswikoise a failli me faire faire un rêve.